

**« Enfant, qu'est-ce qu'une vie rendue
amère par la jalousie et la haine,
les disputes et les bagarres ?
Seules les heures d'amour, de douceur
et de paix sont des heures de vie. »**



20 **Teste ta force !**

À la fête du village, un homme fort aux bras robustes tape avec un marteau sur un « Lukas » (comme on surnomme en allemand les « bobets » mais aussi la pièce qui reçoit le coup de marteau dans un jeu de fête foraine bien connu). Le « Lukas » part alors comme une fusée le long des rails verticaux, arrive au sommet et la cloche sonne. L'homme répète plusieurs fois de suite son coup, se vantant de sa force.

À la récréation, quatre enfants entourent le jeune Lukas, il ne peut pas leur échapper. Il sait pourtant ce qu'ils vont lui faire subir. « Nous allons t'en mettre une ! » lui crie un des garnements et les autres serrent déjà leurs poings. Mais qu'à-t-il fait ? Quelle question ! Lui, c'est tout simplement Lukas, le bobet, le gros, le trouillard. La violence ? Il l'a déjà dégustée ! La cloche sonne – la récréation s'achève. Lukas entre en classe et pleure. Trois réactions possibles :

Maître A : « Ouvrez vos atlas à la page 27 ! »

Maître B : « Qu'est-ce qui t'es encore arrivé ? Encore des problèmes ? Décidément, c'est toujours pareil ! »

Lucas : « On m'a encore battu »

Maître B : « Défends-toi, voyons ou tu ne seras jamais un homme ! Maintenant, ouvre l'atlas à la page 27 ! »

Maître C : « Lukas, tu pleures, qu'y a-t-il donc ? »

Lucas : « On m'a encore battu »

Maître C : « Encore ? Cela ne peut pas continuer ainsi ! Rangez l'atlas et venez ici tous autour de moi, nous allons parler de cette histoire. »

Les maîtres méritent bien leur pause-café, car l'enseignement est une

activité exigeante et fatigante. La plupart du temps, la surveillance d'une récréation se déroule sans incident. Heureusement, pas tous les collègues sont d'accord avec l'idée qu'on « ne doit pas se mêler des affaires des enfants » sous prétexte qu'ils « se débrouillent par eux-mêmes et qu'il faut qu'ils apprennent à faire attention à eux-mêmes ». Si nous voulons savoir ce qui se cache derrière des arguments pareils, observons attentivement un poulailler. La loi est claire : le plus fort domine et les faibles plient l'échine.

Nombreux sont les endroits, il est vrai, où la violence à l'école, ou sur le chemin qui y mène, est inexistante. Cependant, ailleurs elle est d'une évidence terrible. Là, les bagarres éclatent au quotidien. On en vient aux mains tout comme aux coups de pieds et on se sert du poing américain en pleine figure, sans penser aux possibles blessures ou séquelles que tout cela pourrait causer. Ce n'est pas tout, les jeunes savent employer aujourd'hui des méthodes mafieuses. Ils offrent « protection » moyennant de l'argent ou de « petits services ». Le summum c'est quand ils exercent de la pression psychologique : « Fais gaffe, si tu nous balances, tu payeras de ta vie ! » Ainsi, ils achètent le silence qui leur permet de faire la loi.

Comme on le sait, les filles aussi suivent ce chemin. L'expansion de ce phénomène fait qu'on se demande pourquoi ce type de comportements surgit. Si nous l'attribuons à la transformation du milieu social, notre réponse reste trop vague. Moi, je l'attribue aux aspects suivants :

- Les « Dix Commandements de l'Ancien Testament » qui, des siècles durant, exigeaient et garantissaient le comportement moral des gens, ont pratiquement cessé de servir de repère. Il y a cinquante ans encore, les jeunes obéissaient – spirituellement et formellement – à ces préceptes. Une raison pour laquelle ils renonçaient à la violence et respectaient leur prochain c'était parce qu'ils ne voulaient pas pécher. Mais cela c'est du passé.
- Notre société s'est transformée en une société compétitive, dans laquelle prévaut la loi du « Tire-toi de là, c'est ma place ! ». Ici, tous les coups-bas sont permis, « les problèmes des autres ne me concernent pas » et « tout ce qui compte, c'est ce qui profite à ma personne ». Bien-sûr, tout le monde ne pense pas ainsi et n'agit pas en conséquence, mais un certain nombre oui, et il sert de modèle. Les jeunes s'inspirent volontiers de ces exemples-là.

- La diversité de moyens de communication a augmenté incroyablement. Nombreux, parmi ceux qui s'occupent de les produire, agissent de manière responsable, cependant, d'autres sont disposés à faire n'importe quoi pour de l'argent. C'est ainsi qu'a surgi une culture de masses dans le domaine musical, de la télévision, des jeux d'ordinateur et d'Internet, qui se caractérise par son agressivité, violence et brutalité. Lorsqu'on s'y submerge régulièrement et qu'on en devient « accro », il faut s'attendre à des conséquences.
- Le sport a lui aussi perdu en grande partie son côté ludique. L'idée de *fairness* ou de jeu « propre », « juste » – où le fait de gagner est secondaire car ce qui compte c'est de jouer – cette idée-là s'est perdue. On invente des sports de plus en plus violents. Certains considèrent comme un « sport » le fait d'achever une personne à coups de poings et de pied. Il suffit d'appartenir à une équipe sportive pour vouloir détruire ceux de l'équipe adverse. Comme une majorité de jeunes ne s'intéresse qu'au sport, cette culture sportive-là, leur offre un exemple néfaste.
- Notre société n'a pas réussi à résoudre les problèmes liés à l'immigration de personnes en provenance d'autres pays et cultures. En disant cela, je ne prétends pas accuser qui que ce soit, je veux uniquement souligner que, dans un contexte de conflits ethniques, la prédisposition de chacun à la violence s'accroît et devient collective. L'éducation ne peut pas faire grand-chose ici, car ceux qui sont disposés à renoncer à la violence risquent d'être sanctionnés par la collectivité à laquelle ils appartiennent.

Par conséquent, on nous exige – et à juste titre – de *prévenir la violence* surtout au sein de la famille mais aussi à l'école. Si on me demande ce que *prévenir la violence à l'école* signifie, je répondrai simplement que le but de ce livre, dans son intégralité, est de prévenir la violence. À quoi sert d'organiser l'enseignement en employant si peu de psychologie, de pédagogie et de le transformer ainsi en un terrain propice à la violence puis d'essayer de refermer les blessures profondes et ouvertes avec de simples sparadraps ? Au contraire, notre enseignement doit cultiver le terrain qui nous permettra de mener une vie en communauté sans violence. Concrètement, cela signifie que nous devons subordonner la transmission du savoir à l'élaboration d'un véritable sens communautaire. Nous avons besoin de classes qui soient des communautés stables, dans lesquelles on puisse tisser un réseau de liens

émotionnels, affectifs. Nous avons besoin d'institutions aux dimensions humaines afin que l'élève, en tant qu'individu, ne soit pas noyé dans la masse et qu'il ne perde pas ainsi son sens de responsabilité personnel. Nous avons besoin de relations à long terme entre les élèves et l'enseignant, à travers lesquelles ils apprennent tous à se connaître et à se prendre au sérieux. Nous avons aussi besoin de temps suffisant pour résoudre correctement, tant du point de vue psychologique comme pédagogique, les conflits qui surgissent au quotidien. Les leçons limitées à quarante cinq minutes, l'utilisation exagérée de spécialistes pour chaque matière (qui se justifie peut-être à niveau de l'école secondaire ou supérieure), la concentration d'élèves du niveau secondaire ou supérieur dans de grands centres scolaires, le constant regroupement d'élèves, de niveaux divers, pour certaines matières (école intégrée), la « réduction » de l'enseignant à un simple organisateur – tout ceci tend à favoriser le surgissement de la violence. Une fois pour toutes : Il faudrait empêcher cette dérive de l'éducation.

Le problème est sérieux et il ne concerne pas seulement l'école, en tant qu'institution, mais la société dans son ensemble. Si on ne se décide pas à résoudre d'abord les conflits, avant de faire le travail de transmission du savoir, le potentiel de violence ne fera qu'augmenter. On finira par ne plus savoir où donner de la tête. L'atmosphère de notre vie en communauté sera marquée par les bagarres, l'irrespect d'autrui, les disputes et la violence. Toutes les manifestations sensibles de l'âme humaine comme la compassion, la tendresse, la compréhension, la bienveillance ou l'amitié s'évanouiront peu à peu. Le plaisir d'apprendre disparaîtra sous la pression et les menaces, tout au plus, c'est l'ambition des bons élèves qu'on satisfera ainsi.

Voici quelques mots concernant la *solution des conflits*. Il faut comprendre que les frictions constantes ou les explosions de colère ne sont pas le « conflit en soi » mais plutôt une « tentative » inappropriée pour résoudre un conflit. Le véritable conflit se trouve en profondeur, il bout, palpite et rampe au niveau des sentiments. La peur, les agressions, les ressentiments, les déceptions, les blessures, les sentiments d'infériorité et les pulsions les plus basses nourrissent et dominent le conflit. Lors des désaccords évidents, ces sentiments font pression et déterminent notre comportement.

D'après les trois types de *condition* dont parle Pestalozzi, la confrontation violente est le moyen de résoudre les conflits lorsqu'on est dans la *condition naturelle*. Dans cette *condition naturelle*, chaque personne, qui est mêlée à un conflit, se sert de son pouvoir pour imposer ses opinions ou intentions.

Elle commence par une manipulation subtile, se sert ensuite d'arguments parfois intelligents, mais aussi obstinés, et déploie une pression psychologique croissante qui culmine en violence purement physique. Le résultat est toujours très clair : le plus fort gagne.

Les stratégies institutionnalisées pour résoudre les conflits dans la *condition sociale* ont été conçues pour empêcher ces luttes de tous contre tous – au moins les bagarres physiques – et protéger ainsi les plus faibles. Ces derniers peuvent alors faire recours au pouvoir social afin de bénéficier de ce qui leur correspond par loi. Celui qui a la loi en sa faveur, gagne.

Dans la *condition morale*, lorsqu'il faut résoudre un conflit, on recherche sa cause première. Ainsi, on considère attentivement toute la situation des personnes impliquées. On partage alors les sentiments, les besoins et les désirs de l'autre, on renonce aux avantages égoïstes et on se sent encouragés pour aborder son semblable avec compréhension et amour et pour trouver une solution constructive au conflit. En gros : il n'y a pas de perdants parce que tout le monde est satisfait de la solution trouvée.

La solution de conflits dans la *condition morale* est uniquement possible si des liens personnels étroits existent entre les impliqués. Ils font partie de « l'existence individuelle ». On ne peut pas résoudre les conflits d'intérêt collectif de la même manière, parce qu'ils relèvent de mécanismes sociaux. La stratégie *morale* et la *sociale* ont, toutes deux, pour objectif d'éviter ou de remplacer la stratégie anti-conflits basée uniquement dans la loi du plus fort.

De même, l'école – qui d'un côté réalise un enseignement personnalisé, et de l'autre, en tant qu'institution publique, obéit aux lois et aux directives de la condition sociale – se doit de remplacer les tentatives des élèves pour régler les conflits qui sont précisément basées sur le pouvoir personnel (comme ces explosions de violence) par des solutions d'ordre moral ou social.

Dans la solution *morale* des conflits, l'éducation ou le développement psychologique-spirituel de tous les impliqués se situe au premier plan, alors que dans la solution *sociale*, la priorité est donnée à la protection des faibles. En ce qui concerne le problème de la violence déjà évoqué, pour la stratégie *morale*, ce qui prévaut c'est : la *prévention* ; et pour la stratégie *sociale* c'est : la *répression*. Elle est toujours nécessaire lorsque, pour une raison quelconque, la prévention ne marche pas. Et comme, par expérience, la prévention ne suffit pas toujours, la répression est parfois inévitable, même si nous souffrons de devoir mettre des limites avec des punitions, règles ou mesures répressives.

À nous les pédagogues, cela nous fait mal de devoir prendre de telles mesures coercitives. Alors, tant qu'on le peut, on essaie les mesures préventives. Celles-ci reposent sur le soin constant qu'on prend pour résoudre les conflits au niveau moral. Nous écartons ainsi, d'un coup, la recherche d'un coupable pour le punir. Nous donnons préférence à la compréhension mutuelle et à la volonté de trouver des solutions durables. Nous renonçons à l'emploi de la force. Cependant, l'autorité de l'enseignant est nécessaire. Elle se manifeste dans cette façon de prendre au sérieux l'élève, dans sa manière conséquente d'agir, c'est-à-dire : basée dans les valeurs qu'il proclame afin que ses élèves confient en lui en tant qu'individu. Les discussions qui prennent place dans cet esprit-là, n'essaient pas de trouver des solutions ponctuelles au conflit, mais recherchent un rapprochement de chaque personne impliquée dans le conflit. Ainsi, on améliore l'atmosphère générale et on diminue sensiblement les occasions conflictuelles. N'ayons pas peur ! L'enseignement ne souffrira pas si nous donnons priorité au soin des relations humaines au sein de la communauté scolaire, au contraire !

C'est ici que la méthode « sans-perdants » de Thomas Gordon, pour résoudre des conflits devient intéressante. Gordon est surtout connu pour ses livres : « Parents efficaces : Une autre écoute de l'enfant », « Éduquer sans punir » et d'autres publications sur des thèmes semblables. Il s'agit toujours et principalement de la même chose, c'est-à-dire : de résoudre des problèmes sans qu'il y ait des perdants ou des gagnants. Personne ne doit « vaincre » l'autre, tout le monde doit gagner. C'est-à-dire : gagner en qualité de vie et en humanité. C'est seulement possible si nous prenons au sérieux nos propres sentiments et ceux des élèves.

Mais il faut aussi voir les limites de cette méthode qui suppose, avant tout et fondamentalement, la bonne volonté de tous les participants, ce qui n'est pas peu demander, mais tout de même décisif. Malheureusement, il est souvent difficile ou impossible de réveiller cette bonne volonté chez les jeunes qui, jusqu'à ce moment-là, se sont imposés par leur supériorité physique. La seule chose capable de calmer ces jeunes « prêts à en découdre », c'est l'autorité d'un enseignant ayant beaucoup de personnalité, mais une autorité fondée dans l'amour, convaincante et capable de parler droit au cœur de ces jeunes. Autrement, il nous faudra recourir aux mesures répressives de la *condition sociale*, afin de protéger les autres.

Peut-être qu'un jour on remarquera que le monde ne manque pas de *culture*, mais d'*éducation*. C'est alors que les écoles pourront finalement en-

seigner ou former les enfants pour qu'ils deviennent des véritables êtres humains. Lukas ne sera alors plus roué de coups, comme on l'a raconté au début de ce chapitre, et les gaillards pourront marquer des points, avec leur surplus de force, sur les machines des fêtes foraines.